

## ***Le Mur invisible*, EdT 5 : la « révélation » du temps.**

**Depuis : « À la date du dix décembre » ... (haut p. 276) jusqu'à ... « comme je le préfère, sans vent et apaisant. » (début du 2e §, p. 278).**

### **Présentation et situation du passage :**

C'est la date du « **dix décembre** » qui encadre notre extrait ; en effet la narratrice se prépare à affronter **un deuxième hiver** dans la montagne après la catastrophe et l'apparition du Mur. Au chalet elle est désormais plus **seule** qu'auparavant : elle n'a plus comme compagnie que la vieille chatte et la vache Bella à l'étable ; ici **le moment de l'écriture épouse celui du récit** puisqu'on sait qu'elle s'exprime après le double meurtre du taureau et du chien Lynx (cf. le début du 2e §, p. 276).

La narratrice s'interroge, **en fonction de son expérience de nature, sur la validité d'évidences humaines, tels le décompte du temps et la recherche de sens**. Dans le cadre d'une nature sans hommes ni outils de mesure temporelle, le temps existe-t-il encore ? Quel intérêt peut-il y avoir à chercher continuellement une signification aux choses et aux événements dans un tel cadre où les règnes animal, végétal et sauvage l'ont emporté ?

Ainsi s'opère en elle **une nouvelle conscience**, celle d'une « inquiétante étrangeté » (*Das Unheimliche* qui signifie d'abord ce qui est étrange, du docteur Freud, essai de 1919, et qui implique la mise en doute de l'existence des phénomènes habituellement attribués à la réalité). Elle se lie à **l'hypothèse** que le temps et le sens donné aux événements ne seraient que des conventions et **inventions** exclusivement **humaines**. Mais paradoxalement, au lieu de l'inquiéter, elle vit cette **nouvelle expérience sur le mode du soulagement et de l'apaisement, en dépit de son pessimisme anthropologique**.

### **Structure :**

- 1) La difficulté de bien se remémorer les événements (haut de la p. 276).
- 2) Le sentiment du temps ( 2e moitié de la p. 276 et haut de la p. 277).
- 3) La double « révélation » : humanité et temporalité (2e 6, p. 277 et 1ère moitié, p. 278).

### **Projet de lecture : au choix.**

Dans quelle mesure le temps et le sens n'existent-ils qu'en tant que conventions humaines ?

Ou bien

Comment la narratrice se rend-elle compte que la nature existe par elle-même et pour elle-même indifféremment aux destinées humaines ?

Nous suivrons l'ordre du texte au plan en trois parties inégales et bien délimitées, mais qui s'enchaînent sur le modèle d'un flux de conscience.

### **Développement :**

## I- Rythme et mémoire du temps écoulé :

Nous retrouvons la situation d'énonciation ; en consultant son agenda, la scriptrice s'interroge sur la formule notée : « **Le temps passe si vite.** » (haut p. 276) et avoue ne pas parvenir à retrouver la cause de cette impression avec les brefs détails que comporte la page de ce jour. Aussi pose-t-elle une question qui va lancer toute la réflexion qui va suivre : « Est-ce que le temps a **réellement** passé si vite à cette époque ? ».

Le thème dominant s'avère donc être la réalité du temps vis-à-vis de laquelle se heurte son intelligence. Aussi le groupe verbal « a réellement passé si vite » entre en contraste avec la formule consécutive : « Le temps **avait seulement dû me paraître** passer plus vite » ; se voit remis en cause un nouveau préjugé : celui, précisément humain, sur le passage du temps. Elle affiche par là une subjectivité qui privilégie un sentiment personnel qui aboutit à une croyance : « Je crois que **le temps est immobile** et que **je me meus en lui** parfois lentement, parfois à une vitesse foudroyante. » (dernière phrase de ce § de la p. 276) ; sans le savoir, elle expérimente ce que Bergson a appelé « **la durée** » concept sensible beaucoup plus important selon ce philosophe dans notre **façon d'éprouver le temps vécu** que toute datation ou autre décompte mathématique.

Et c'est un sentiment très profond qui a pris toute son acuité depuis la mort de Lynx qui est narrée à la fin du roman, mais qui pourtant a inauguré le récit.

## II- Au fond, qu'est-ce que le temps ?

Le 2e § de la p. 276 analyse **le phénomène du temps tel qu'elle l'expérimente en elle-même au sein de cette nature sans humanité** dans laquelle elle est plongée depuis deux ans. Son expression devient alors aussi subtile qu'**imaginée**, comme si les idées et concepts habituels n'étaient plus de mise ; grâce à l'écriture peut se faire jour **une nouvelle objectivation** de ce qu'elle éprouve en étant au plus proche d'**une subjectivité plus ressentie** que pensée.

Remarquons l'emploi d'un présent de description d'un état présent qui lui apparaît tout à coup comme évident et qui ouvre sur une sorte de vérité générale issue de son expérience de la durée.

**L'écriture** est vécue telle une pause qui lui procure cette profonde impression d'une suspension d'un temps qui néanmoins ne cesse de l'« entourer de tous côtés » **à l'instar du Mur**. Elle repasse alors au présent de narration qui ne fait qu'évoquer ses activités quotidiennes habituelles et constate **l'alternance** entre un « oubli » du temps en faveur des « choses » et un environnement temporel qui soudain s'impose à son esprit. Mais si le temps est toujours là, il demeure insaisissable : ... « le voilà encore, immatériel et immobile, nous maintenant ferme (...) obligée de m'habituer à lui, à son indifférence, à son omniprésence. » (bas de la p. 276). On pense alors à une espèce de divinité, voire à la fameuse « loi de destin » eschylienne qui s'impose aux êtres et aux choses.

Donc le temps existe ; la narratrice le ressent instinctivement, il est partout, tantôt il est léger, tantôt il est pesant, mais pour elle, **il EST** ; il est « infini », il « est grand », il est « tout ce qui est mort et tout ce qui vit » (haut de la p. 277) : formule **énigmatique** qui renvoie à un principe souverain et transcendant, réglant à la fois la présence d'une énergie vitale et/ou à la fois son absence.

La réflexion se fait donc **métaphysique** et elle passe par un réseau de **métaphores** qui cherchent toutes à cerner ce profond mystère du temps qui est une certitude ressentie et néanmoins évanescence, qui échappe à une circonscription nette des mots et du langage. Il suffit de relire les dernières lignes de la p. 276 et les premières lignes de la p. 277 pour s'en convaincre où un lecteur lettré croit reconnaître l'influence des *Pensées* de Pascal : celle des « deux infinis » par exemple.

Elle fait au fond la même expérience que le libertin perdu de Pascal à qui il manque une foi explicatrice et salvatrice.

Et le temps lui semble être une puissance « terrible » qui jamais ne s'interrompt ...

Pourtant le temps humain habituellement admis socialement et civilisationnellement paraît s'abolir ; c'est l'objet du troisième moment de réflexion de notre passage.

### III- L'expérience d'une épiphanie :

En effet c'est un moment d'apparition, de « révélation » (cf. bas p. 277) auquel nous convie la scriptrice.

Bien qu'elle emploie le singulier, la première conclusion **heuristique** porte sur le temps ; en vérité , contrairement à ce que déclarait le paragraphe précédent, il n'existe pas, ou plutôt il n'existe qu'en tant que **convention humaine** ; cette compréhension lui vient après avoir constaté l'immutabilité de la nature et c'est l'un des grands **enseignements de cette expérience** qu'elle mène malgré elle, mais avec bonne grâce, depuis deux ans : « Mais si le temps n'existe que dans ma tête et si je suis le dernier être humain, il finira avec moi. Cette pensée me rend joyeuse. Il est peut-être en mon pouvoir de tuer le temps. » (début du 2<sup>e</sup> § p. 277). Cette **double hypothèse** débouche donc sur la joie et un sentiment de **puissance libératrice** pour elle et même pour tous les hommes ; finalement c'est une des seules délivrances possibles dans cet univers de claustration ; avec un certain **désabusement**, mais également **humour**, elle se voit comme une bienfaitrice de l'humanité sans aucune « reconnaissance » ... et pour cause ! (« On devrait m'avoir de la reconnaissance ... c'est moi qui ai assassiné le temps (!) » (2<sup>e</sup> § p. 277).

Mais avec lucidité, elle se rend compte que ces récentes réflexions sont absurdes : « Dans le fond, ces pensées n'ont pas la moindre signification. Les choses arrivent tout simplement » ... (id.) ; par un subtil glissement, on passe donc à **une remise en cause de cette vaine quête de sens** qui habite tous les humains.

**Le temps et le sens se révèlent comme deux illusions**, deux leurre parfaitement anthropologiques, et s'expliquent par l'« orgueil » qu'elle partage avec tous les hommes. C'est encore une trace d'humanité en elle dont elle se détache. **La nature**, elle, se contente d'ÊTRE, d'où l'exemple apologétique du coléoptère, et s'inscrit donc dans **une durée, une pérennité** qui excède très largement, et à l'infini, l'espèce humaine.

Le ton se fait franchement **philosophique** sans aucune référence à une transcendance divine : « Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister. Je ne sais pas si si j'arriverai un jour à prendre mon parti de cette révélation. » (bas de la p. 277) ; on pense bien sûr ici aux écrivains existentialistes, Albert Camus en tête, contemporain de Marlen Haushofer et que notre autrice a beaucoup lu.

Il y a donc chez la narratrice la soudaine conscience d'une **vacuité de la destinée humaine** qui cherche toujours à savoir pourquoi et comment, à laquelle il est quasi impossible de se soustraire, comme elle le reconnaît elle-même. Nous sommes à une **étape initiatique** certes importante, mais inachevée.

On pourrait même affirmer que le ton se fait pascalien quand elle évoque « la folie des grandeurs » des hommes (id.) qui lui fait éprouver une sorte de compassion pour tous les êtres vivants ; mais chez la narratrice il n'y a ni le salut de la Grâce, ni une foi salvatrice : il n'y a ni Providence, ni même libre-arbitre de la part des humains. Même leur « **raison** » (haut de la p. 278) est dérisoire,

voire c'est un piège dont les principales conséquences sont **le mal**, le désespoir, la misère morale et affective.

S'il y a une solution, elle réside seulement dans « **l'amour**, qui rend la vie plus supportable ... Mais il aurait fallu reconnaître que c'est notre seule possibilité » ... (p. 278). C'est comme s'il y avait ici un souvenir du message évangélique du Christ, mais il n'y a aucun espoir ; il est trop tard : « Pour l'immense foule des morts, la seule possibilité est perdue à jamais ... je ne peux pas comprendre pourquoi nous avons fait fausse route. **Je sais qu'il est trop tard** . » (id, fin du §).

La prescience libératrice de l'abolition du temps fait place à une totale absence de sens, et surtout d'amour du côté des hommes ; la conclusion de cette épiphanie est donc profondément **pessimiste**.

**La nature, quant à elle, résiste** aux notions de causalité, de finalité et d'explication qui obsèdent les humains ; elle existe en elle-même, par et pour elle-même et **ne saurait être circonscrite par des critères anthropocentrés**. C'est encore auprès d'elle que la narratrice, qui a le double chagrin d'avoir perdu Lynx et d'avoir compris que les hommes ont fait, font leur malheur, trouve consolation et **paix** ; il y a alors un jeu de mots permis par la traduction française sur le terme de « temps », alors qu'en allemand il y a bien une distinction entre « *die Zeit* » et « *das Wetter* ». Relisons ainsi les dernières lignes de notre passage, soit les deux premières phrases du 2e §, p. 278.

### **Conclusion :**

La mémoire de la narratrice est parfois incertaine, mais qu'importe, malgré son souci de précision et de vérité, **puisque'au sein de la nature, le temps et le sens, auxquels sont tant cramponnés les hommes, s'effacent ... C'est la grande « révélation »** de ces pages, prise de conscience à la fin fois résignée, libératrice et en même temps profondément pessimiste en ce qui concerne les destinées humaines. Mais elle a compris **quelque chose d'essentiel** qui lui permet de continuer à vivre en meilleure **harmonie** avec une nature qui s'offre sans morale ni signification prédéfinies.

**Son expérience de nature** lui montre bien qu'en dépit de sa raison, de son orgueil, l'homme n'est point maître de l'univers ; les êtres et les choses échappent ontologiquement à sa volonté de puissance ; c'est sans doute triste, mais ce n'est pas grave, puisqu'après tout, elle est l'unique  **survivante d'une humanité qui a causé sa propre perte**  ... par manque de ce qui fonde la valeur de l'existence : **l'amour**.

